



KELLY RIMMER

TOUT CE QUE
LE CŒUR
N'OUBLIE JAMAIS

ROMAN



KELLY RIMMER

TOUR CE QUE LE CŒUR N'OUBLIE JAMAIS

Depuis la naissance de son deuxième enfant, la vie d'Alice a complètement basculé. Face à ce garçon qui ne sera jamais comme les autres, tout le reste passe au second plan, y compris sa fille aînée et son mari. Mais quand Hanna, sa grand-mère adorée, est hospitalisée à la suite d'un AVC, elle ne peut lui refuser sa dernière volonté : se rendre en Pologne et retrouver les traces des êtres chers que son aïeule a perdus dans sa fuite sous l'occupation nazie.

Alice fait ses valises et, dévorée par l'angoisse, se sépare pour la première fois de son fils. Armée pour seuls indices d'une liste de noms et de quelques mots en polonais dans un pays dont elle ignore tout, elle se lance dans une quête pour combler les silences de sa douloureuse histoire familiale.

Entre la Pologne occupée et la frénésie de la vie moderne, un roman historique poignant sur les vérités que l'on ne peut dire et leurs conséquences dévastatrices.

« UNE HISTOIRE CAPTIVANTE ET ÉMOUVANTE
SUR L'AMOUR, LE CHAGRIN ET LA RÉSILIENCE. »

Booklist

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

22,50 €

Prix TTC France

ISBN : 978-2-36812-709-4



9 782368 127094

Rayon : Littérature étrangère
Couverture : Studio Piaude
Images : © Mark Owen /
Trevillion Images et © BrettCharlton /
GettyImages




CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« L'autrice a su retranscrire les émotions et les sentiments avec une grande justesse. Ce roman se dévore et prend aux tripes. »
Chloé, de @lire_encore

« Un roman qui entremêle passion et devoir, romanesque et histoire. Le récit d'Alina, inspiré de l'histoire familiale de l'autrice, est aussi incroyable que déchirant et j'ai eu des frissons durant toute ma lecture. Tout simplement poignant. »
Anouk, de @anouklibrary

« Certaines histoires nous prennent par surprise. Leur force, de prime abord insoupçonnée, nous percute de plein fouet et nous bouleverse jusqu'au plus profond de notre être. Je vous conseille vivement cette lecture ! »
Marta, de @leslecturesdemissm

« Une histoire pleine d'espoir. Le présent et le passé se complètent à merveille. Si vous aimez les secrets de famille et les romans historiques, celui-ci est fait pour vous ! »
Clémentine, de @helynna_

« J'ai été complètement emportée par ce récit historique ! Mêlant histoire, secrets de famille, amour et sacrifice, Kelly Rimmer nous offre ici un très beau roman. »
Alexandra, de @mes_evasions_litteraires

« J'ai été véritablement bouleversée par ce livre. Je n'ai pas d'autre mot pour décrire ce que j'ai pu ressentir, et je n'ai rien d'autre à dire que : lisez-le. »
Adéline, de @livrovore

« Il y a des livres qui vous touchent plus que d'autres et vous ne sauriez dire pourquoi. Ce roman est une lecture émouvante où l'on prend conscience que malgré la vie qui passe, les épreuves qui s'enchaînent, certaines choses restent ancrées à jamais au plus profond de notre cœur ! »
Carole, de @lafilleaux1001lectures

« Les pages se tournent de plus en plus vite car on veut savoir la suite puis on ralentit le rythme car on ne veut pas quitter les personnages trop tôt. J'ai eu un coup de cœur pour cette histoire d'amour magnifique et délicate. Quelle puissance ! Un message d'espoir à lire absolument ! »

Floriane, de @les_lectures_de_flofloael

« Une ode à l'amour et à la vie en plein cœur de l'enfer, mais également à la tolérance. Un récit bouleversant qui vous marquera profondément. »

Marine, de @toiledemots

« L'histoire, la plume de l'autrice et la tendresse de tous ces amours ont fait de ce roman un coup de cœur. Je le relirai, le prêterai et surtout, je ne l'oublierai jamais. »

Fanny, de @madelit_et_des_livres

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur la page
www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

TOUT CE QUE LE CŒUR
N'OUBLIE JAMAIS

Titre original : *The Things We Cannot Say*
Copyright © Kelly Rimmer, 2019
Première publication en anglais par Graydon House

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-709-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Kelly Rimmer

TOUT CE QUE
LE CŒUR
N'OUBLIE JAMAIS

Roman

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc


CHARLESTON

Pour Daniel, qui a toujours d'excellentes idées.

PROLOGUE

Union soviétique, 1942

LE PRÊTRE qui célébrait mon mariage était émacié, frigorifié, vêtu de haillons, mais il ne manquait pas de ressources. En guise d'hostie, il avait béni un quignon de pain moisi restant du petit déjeuner.

— Le moment est venu de prononcer vos vœux, annonça-t-il en souriant.

Les yeux embués de larmes, les lèvres glacées, je balbutiai la traditionnelle tirade :

— Tomasz Slaski, je te prends pour époux et je promets de t'aimer, t'honorer, te respecter et te rester fidèle jusqu'à ce que la mort nous sépare, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Je voyais mon mariage avec Tomasz comme une lueur d'espoir, tel un marin en pleine tempête qui garde les yeux rivés sur un phare dans la nuit. Depuis des années, notre amour était ma raison de vivre, de me battre, d'avancer. Ce mariage aurait dû être un moment de répit

après tant d'épreuves et de souffrances. Hélas, ce n'était pas le cas et ma déception était incommensurable.

Nous aurions dû convoler dans la majestueuse église de notre ville natale et non dans le camp militaire de Bouzoulouk, à distance des tentes pour échapper un peu à la puanteur des quatre-vingt mille réfugiés désespérés qui s'y entassaient. Éviter la foule et l'odeur avait un prix : nous n'avions pour seul abri que les branches d'un sapin famélique.

Il faisait froid pour une journée d'automne. De gros flocons de neige voletaient dans le ciel gris et venaient se poser dans nos cheveux, sur nos vêtements ou sur le sol de plus en plus boueux.

Je ne connaissais les « amis » qui assistaient à la cérémonie que depuis quelques semaines. Tous les êtres qui m'étaient chers croupissaient dans un camp de concentration, quand ils n'avaient pas disparu ou péri. Gêné, mon mari refusa de communier, ce qui stupéfia le pauvre prêtre mais ne me surprit pas. En guise de robe de mariée, je portais l'unique tenue que je possédais. Les gestes simples du quotidien – prendre un bain, par exemple –, je les avais oubliés depuis longtemps. Les poux n'avaient épargné personne, ni mon mari, ni le prêtre, ni les témoins. Tout le monde se grattait sous la torture des démangeaisons.

J'étais dans un tel état de torpeur que je n'ai pas versé une larme.

J'étais de plus en plus proche de Mme Konczal, une de mes camarades du camp. Elle s'occupait des orphelins et, depuis mon arrivée, je l'assistais dans le cadre de mes tâches obligatoires. À l'issue de la cérémonie, elle fit approcher un petit groupe d'enfants et m'adressa un sourire radieux. Puis elle leva les mains pour diriger cette chorale de fortune, qui entonna *Serdeczna Matko*,

un cantique dédié à la Vierge Marie. Ces gamins, aussi malingres et négligés que moi, n'avaient rien de triste. Au contraire, ils avaient les yeux pleins d'espoir tant ils étaient désireux de me faire plaisir. Leur espérance l'emporta sur mon désespoir. Je fis de mon mieux pour leur offrir un sourire fier et radieux, en me jurant de ne pas pleurer. Si ces orphelins se montraient généreux et braves dans la tourmente, je me devais d'en faire autant.

Je me concentrai sur la musique et la voix mélodieuse de Mme Konczal, le temps d'un solo. Douce et enjouée, son interprétation suscita en moi un sentiment proche de la joie, en ce moment qui devait être joyeux, un apaisement qui me ramena vers une foi dont je voulais absolument me défaire.

Je fermai les yeux et ravalai mon chagrin et mes doutes. Je voulais croire que, un jour, mon existence brisée en mille morceaux serait réparée.

Si la guerre m'avait pratiquement tout pris, il était hors de question que je renonce à ma confiance en l'homme que j'aimais.

Alice

JE PASSE UNE TRÈS MAUVAISE JOURNÉE, mais je sais que celle de mon fils l'est encore davantage. Nous sommes dans une supérette, à quelques rues de notre maison de Winter Park, en Floride. Allongé par terre, Eddie s'époumone en agitant les jambes. Il se pince compulsivement les bras. Déjà, de vilaines ecchymoses violacées apparaissent. Il est barbouillé de yaourt. Quand sa crise a démarré, il y a vingt minutes, il a projeté une partie du contenu de la vitrine réfrigérée sur le sol. Le front emperlé de sueur, épuisé, il est entouré de produits laitiers qu'il a écrasés avec rage.

Eddie suit un traitement qui l'a fait grossir, ces dernières années. Il pèse trente-quatre kilos, plus de la moitié de mon poids, et je suis incapable de le soulever pour le porter jusqu'à la voiture, comme je l'aurais fait au début. À l'époque, ce n'était déjà pas facile mais je gérais ses crises en quittant les lieux.

Aujourd'hui, le drame a démarré au rayon des produits laitiers. Comparé à ses camarades de l'école spécialisée qu'il fréquente, Eddie est assez ouvert pour ce qui est des yaourts. Il en mange à la fraise ET à la vanille, lui au moins. En revanche, pas question de changer de marque, de format ou de recycler d'anciens emballages. Il n'est pas dupe.

Il ne tolère que la marque Go-Gurt présentée en tube.

Récemment, ils ont amélioré leur graphisme en adoptant un logo aux couleurs plus vives. Ils étaient loin de s'imaginer que cette stratégie ferait exploser de fureur un garçon de sept ans qui saccagerait un rayon entier.

Pour Eddie, seul l'ancien emballage existe. Du coup, il ne reconnaît plus l'aliment qu'il tolère, or il savait que nous venions acheter des yaourts. En observant le rayon frais, Eddie n'a vu que des produits qu'il identifie en tant que « non-yaourt ».

Pour prévenir ce genre d'incident, nous gardons une réserve de Go-Gurt au réfrigérateur. Si ma grand-mère n'avait pas été hospitalisée, j'aurais fait les courses hier, pendant qu'Eddie était à l'école et avant qu'il ne mange ses deux derniers yaourts.

La seule chose qu'Eddie accepte de manger, ce sont les yaourts Go-Gurt et une soupe en boîte. Comment faire, désormais ? Si par malheur la marque Campbell décide de modifier l'étiquette de sa soupe au potiron, je n'aurai plus qu'à rendre les armes.

Et si je ressemblais davantage à Eddie que je ne l'imagine ? Car je vais peut-être craquer, moi aussi. Outre Eddie et sa sœur, Pascale, ma grand-mère Hanna est l'être qui m'est le plus cher au monde. Mon mari, Wade, et ma mère, Julita, s'en offusqueraient sans doute. J'avoue qu'ils m'inspirent tous les deux un certain ressentiment. Ma grand-mère, que j'appelle *Babcia*,

est hospitalisée, donc. Avant-hier, elle était attablée dans sa maison de retraite quand elle a eu un AVC. Je n'ose pas penser que ses jours sont comptés, ce qui explique en partie mon agitation.

Eddie ne parle pas. S'il entend très bien, ses capacités de langage sont faibles. En général, le jeudi, nous allons à la gare pour regarder les trains. Pour le prévenir que ce ne serait pas possible aujourd'hui, j'ai dû trouver un symbole visuel qu'il puisse comprendre. Je me suis levée à cinq heures du matin, j'ai imprimé des photos prises hier à l'hôpital, puis je les ai découpées pour les coller sur son emploi du temps, juste à côté des symboles signifiant « manger », « supermarché » et « yaourt ». Dans le journal de bord, j'ai écrit que, aujourd'hui, nous irions à l'hôpital et que nous verrions Babcia, mais qu'elle serait au lit et ne nous parlerait pas. « Babcia va bien, Eddie va bien et tout ira bien. »

Je ne suis pas naïve : ces propos rassurants sont en grande partie des mensonges. Babcia a quatre-vingt-quinze ans et ses chances de quitter l'hôpital sont minces. En réalité, elle ne va pas bien du tout. J'ai dit à Eddie ce qu'il avait besoin d'entendre. Je l'ai installé devant son emploi du temps pour passer la journée en revue, jusqu'à ce qu'il allume sa tablette et ouvre son application de communication alternative. Le concept est simple et très utile. Chaque écran affiche une série d'images représentant des mots qu'Eddie est incapable de prononcer. En touchant une icône, Eddie trouve une voix car l'appareil prononce le mot. Ce matin, il a fixé longuement son écran, puis a appuyé sur « oui ». J'ai su qu'il avait compris ce qu'il venait de lire, dans une certaine mesure.

Tout s'est bien passé jusqu'à notre arrivée au supermarché pour constater que l'emballage des yaourts Go-Gurt avait changé. Depuis, employés et clients

inquiets défilent devant nous. Ils me demandent s'ils peuvent nous aider. Je secoue la tête en leur répondant qu'Eddie est autiste, avant de les laisser poursuivre leur chemin. Puis, quelqu'un me propose de porter Eddie jusqu'à ma voiture. Je dois lui expliquer que mon fils n'aime pas les contacts physiques, même dans ses bons jours, que si des inconnus le touchent, la crise ne fera qu'empirer. À en juger par l'expression des gens autour de nous, ils ne croient pas que la situation puisse empirer. Ils n'osent toutefois pas prendre le risque.

Une femme s'est présentée avec deux enfants très sages, habillés de façon identique, sans problèmes neurologiques visibles, assis dans son caddie. Alors qu'elle contournait mon fils incontrôlable, j'ai entendu l'un des enfants lui demander quel était son problème.

— Il a juste besoin d'une bonne correction, chéri, a-t-elle marmonné.

C'est ça. Une bonne fessée lui apprendrait à parler et à gérer sa surcharge sensorielle. Si je lui donne une fessée, il saura aller de lui-même aux toilettes et je pourrai abandonner les rituels auxquels j'ai recours pour prévenir son incontinence. C'est tellement facile... Pourquoi n'ai-je pas pensé à le fesser il y a sept ans ? Au moment où j'ai senti ma colère enfler, j'ai brièvement croisé son regard avant qu'elle ne se détourne. J'y ai décelé une lueur de pitié et de la peur, aussi. La femme a rougi et a foncé vers l'allée suivante avec son chariot.

Les gens tiennent souvent ce genre de propos parce qu'ils sont gênés. Je ne lui en veux pas. En revanche, je ressens une forme d'envie. J'aimerais tant être aussi sûre de moi ! Ces sept années passées à élever Edison Michaels ne m'ont rien appris si ce n'est l'humilité. Je fais de mon mieux, ce qui, en général, ne suffit pas, et c'est ainsi.

Le directeur du supermarché est passé il y a quelques minutes.

— Madame, il faut faire quelque chose. Il y en a pour des centaines de dollars de dégâts et les autres clients sont contrariés.

— Qu'est-ce que vous proposez ? Je vous écoute.

— Appeler les secours, peut-être ? Il s'agit d'un problème médical, n'est-ce pas ?

— Que feront-ils, selon vous ? Ils lui donneront des calmants ?

— Ce serait possible, ça ? a-t-il rétorqué, plein d'espoir.

Je l'ai foudroyé du regard. Un silence pesant s'est installé entre nous, puis j'ai soupiré comme s'il m'avait convaincue.

— Allez-y, appelez les secours médicaux...

Mon sourire entendu a dû l'effrayer un peu, car il a eu un mouvement de recul.

— Vous allez voir Eddie, face aux urgentistes. La sirène, les uniformes, les inconnus...

J'ai marqué une pause puis je l'ai regardé d'un air innocent :

— Vous en pensez quoi ?

Le directeur s'est éloigné en marmonnant dans sa barbe. Sans doute a-t-il changé d'avis car je n'entends toujours pas de sirène. Je ne vois que des employés embarrassés qui expliquent la situation aux clients en leur proposant d'aller chercher pour eux les articles dont ils ont besoin pour leur éviter d'approcher cet enfant bruyant au comportement anormal.

Pour ma part, je suis assise par terre, près de lui. Je tiens à rester stoïque et je veux qu'Eddie se calme. Hélas, je ne peux réprimer quelques sanglots. Ces crises ont beau se produire souvent, elles n'en sont pas moins

humiliantes. J'ai tout essayé pour l'apaiser, en vain. La crise ne cessera que lorsque Eddie sera épuisé.

J'aurais dû m'y attendre et ne pas prendre le risque de l'amener au supermarché. Je doute qu'il comprenne les implications de cette visite à l'hôpital, mais il sent que quelque chose ne va pas. Si seulement il était scolarisable à plein temps et non deux jours par semaine ! J'aurais pu le déposer en classe avant de venir ici. Si, au moins, j'avais pu convaincre Wade de prendre sa journée pour s'occuper d'Eddie...

Wade a des réunions. Il a toujours des réunions, surtout quand elles lui permettent de ne pas rester seul avec notre fils.

— Excusez-moi...

Un peu lasse, je lève la tête, m'attendant à ce qu'un autre employé du magasin me propose son « aide ». C'est une vieille dame frêle au regard gris très doux. Outre ses cheveux aux reflets bleutés, elle ressemble beaucoup à Babcia. Petite, menue, elle a du style avec son sac à main clinquant et ses imprimés fleuris, qu'elle arbore de la tête aux pieds, jusqu'à ses espadrilles. Babcia serait capable de s'habiller ainsi. Elle affectionne les tenues extravagantes. Si ces deux-là se rencontraient, elles s'entendraient comme larrons en foire, ce qui me ramène au moment présent. Mon impatience monte d'un cran.

Vite, Eddie. On n'a pas le temps. Babcia est malade et on doit aller à l'hôpital.

La dame me sourit gentiment et ouvre son sac à main d'un air de conspiratrice.

— Voyez si quelque chose pourrait être utile...

Elle sort diverses babioles, un ballon de baudruche rouge, une sucette bleue, une minuscule figurine en bois et une petite toupie. Elle s'accroupit à côté de moi et pose le tout par terre.

Ayant déjà essayé, je sais que sa diversion ne fonctionnera pas. En revanche, sa bienveillance me fait presque monter les larmes aux yeux. Son regard exprime de l'empathie, de la compréhension, sans la moindre pitié. Il est extrêmement rare de croiser quelqu'un qui comprenne au lieu de juger.

Affichant une gratitude polie, je me détourne en redoutant le pire. Au moins, Eddie râle moins fort. Les yeux inondés de larmes, il toise l'inconnue d'un air méfiant. Il aime tellement Babcia... Peut-être décèle-t-il une ressemblance, lui aussi.

D'un signe de tête, je désigne la dame qui ramasse le ballon de baudruche. Eddie ne réagit pas. Elle brandit la figurine et, là, il prend un air pincé. La sucette ne rencontre pas plus de succès. Lorsque la dame lève la toupie, je n'ai plus d'espoir. Et soudain, à ma grande surprise, les plaintes d'Eddie s'atténuent.

Le jouet est orné de caractères hébreux très colorés. L'inconnue passe un doigt sur chacun d'entre eux, puis elle pose la toupie sur le sol et la fait tourner d'un geste élégant du poignet. Les couleurs se mêlent alors pour créer un flou chatoyant presque hypnotique.

— Mon petit-fils est comme lui, m'explique-t-elle posément. Je connais la difficulté de votre situation. Braden adore les toupies...

Eddie regarde fixement le jouet qui tournoie. Ses pleurs ont fait place à des hoquets.

— Savez-vous ce que signifient ces caractères hébreux ? me demande la dame.

Je secoue négativement la tête.

— C'est un acronyme pour « un grand miracle est arrivé là-bas ».

J'ai envie de lui répondre que je ne crois plus aux miracles, mais n'est-ce pas un miracle qui est en train

de se produire sous mes yeux ? Eddie est presque silencieux, outre quelques reniflements ou l'écho d'un sanglot. La toupie ralentit, puis chancelle avant de basculer sur le côté. Il retient son souffle.

— Tu sais que ce que c'est que ça, mon petit ? s'enquiert doucement la dame.

J'essaie de lui expliquer que mon fils ne parle pas, quand Eddie puise dans sa panoplie de manœuvres d'autiste. Il pose les yeux sur moi et déclare d'une voix rauque :

— Je t'aime, Eddie.

L'inconnue m'interroge du regard.

— C'est juste... On appelle ça l'écholalie..., dis-je en guise d'explication. Il est capable de prononcer des mots, sans leur attribuer de sens. Il ne fait que répéter ce qu'il m'entend lui dire sans en comprendre la signification. C'est un peu sa façon de dire « Maman ».

La dame me sourit encore et pose la toupie près d'Eddie avant de l'actionner à nouveau. Il l'observe en silence, fasciné. Quand le jouet s'immobilise, Eddie est parfaitement calme. Sur sa tablette, j'ouvre l'appli pour appuyer sur les touches « fini » et « voiture ». Il se lève et me regarde, guettant ma réaction.

— C'est ça, mon garçon, encourage la dame avec douceur.

Elle ramasse la toupie, qu'elle remet à Eddie en murmurant :

— Tu t'es calmé tout seul, comme un grand. C'est bien. Ta Maman doit être très fière de toi.

— Merci.

Elle hoche la tête et effleure mon bras.

— Vous vous en sortez très bien, Maman, me souffle-t-elle. Ne l'oubliez jamais.

Je pense dans un premier temps que ce sont des platitudes. J'entraîne Eddie hors du magasin, les mains vides, hormis le trésor inattendu que vient de lui offrir cette inconnue. Je l'installe dans son siège sur mesure parce qu'il est trop agité pour se contenter d'une ceinture de sécurité normale. En prenant le volant, je regarde dans le rétroviseur. Eddie a les yeux rivés sur sa toupie. Il est calme et immobile, sur sa planète, comme toujours, et je suis fatiguée. Je suis perpétuellement fatiguée.

« Vous vous en sortez très bien, Maman. Ne l'oubliez jamais. »

Il est rare que je pleure à cause d'Eddie. Je l'aime. Je ne me laisse même pas aller à la complaisance. Si j'ouvre les vannes de l'apitoiement, je vais y prendre goût et cela me détruira.

Mais aujourd'hui, ma grand-mère est à l'hôpital et cette gentille dame à la tenue fleurie est un ange. Et si c'était Babcia qui me l'avait envoyée ? Et si c'était l'ultime cadeau de ma grand-mère avant de disparaître ?

Je n'en peux plus. Eddie joue avec sa toupie. Il la tient à la hauteur de son visage et la fait tourner doucement sur elle-même comme s'il cherchait à déterminer son fonctionnement. Je fonds en larmes. Je m'accorde le luxe de huit minutes de pleurs parce qu'elles nous amènent à dix heures et que nous avons à présent une heure de retard sur l'horaire prévu.

En regardant l'horloge de la voiture, je cesse de me lamenter pour changer de mode. Je me mouche, je meracle la gorge et je fais démarrer la voiture. Aussitôt, mon téléphone se connecte et, sur l'écran, apparaissent les messages manqués de ma mère :

Tu es où ?

Tu m'avais dit que tu serais là à neuf heures. Tu viens toujours ?

Alice, appelle-moi. Qu'est-ce qui se passe ?

Babcia est réveillée, mais viens vite car je ne sais pas dans combien de temps elle se rendormira.

Enfin, je découvre un message de Wade :

Désolé, chérie, je n'ai pas pu prendre ma journée. Tu m'en veux ?

Nous ne sommes même pas arrivés à l'hôpital. La journée va être longue.

2

Alina

TOMASZ SLASKI ÉTAIT DÉTERMINÉ à devenir médecin comme son père. C'était aussi un conteur né. Son récit détaillé du sauvetage d'une sirène, sur le lac, alors que la ville était endormie, m'avait donné envie de l'épouser. J'avais neuf ans et Tomasz douze, et nous étions déjà très proches. Ce jour-là, j'ai décrété qu'il était à moi et, au fil des années, il a fini par me considérer comme sienne. À l'issue de mon année de cinquième, ma famille n'ayant plus les moyens de m'envoyer à l'école, Tomasz prit l'habitude de venir me voir à la maison.

Comme la plupart des enfants de mon âge, j'ai arrêté mes études pour travailler dans les champs avec mes parents. Au contraire des autres, en revanche, je ne me fatiguais guère. Non seulement j'étais la benjamine, mais en plus je culminais à un mètre cinquante-deux. J'étais menue alors que les membres de ma famille étaient

grands et forts. Mes frères, des jumeaux, n'avaient que quatorze mois de plus que moi. Pourtant, mes parents me traitaient comme une gamine, ce qui ne me dérangeait en rien car les garçons se chargeaient des corvées.

Issu d'une famille aisée, Tomasz était promis à des études universitaires. Il était allé au lycée, ce qui n'était pas le cas de la plupart des jeunes du sud de la Pologne. Quand nos chemins ont pris des directions différentes, il n'a pas cessé de gravir la colline qui séparait nos deux propriétés pour passer du temps avec moi. À chacune de ses visites, il enchantait ma famille avec ses anecdotes extravagantes.

Dès son plus jeune âge, Tomasz avait eu le don de me faire croire que tout était possible. Il élargissait mon horizon et, ce faisant, le rendait magique. Sans Tomasz, je ne me serais jamais interrogée sur ce qui existait au-delà de ma petite ville. Quand nous sommes tombés amoureux, je n'avais plus qu'une idée en tête : explorer le monde.

J'espérais l'épouser avant qu'il ne parte pour la faculté de médecine car j'aurais ainsi pu le suivre en ville. La perspective d'un éloignement m'était insupportable et je brûlais de quitter la ferme familiale, non loin de la petite ville de Trzebinia. Aleksy, le père de Tomasz, y était médecin et Julita, sa mère, institutrice. Elle était morte en mettant au monde la petite sœur de Tomasz. Si j'étais certaine que ma vie m'attendait loin d'ici, il m'était impossible de m'échapper sans me marier. À quinze ans, j'étais encore trop jeune. Il ne me restait qu'à prier pour qu'un jour Tomasz revienne me chercher...

À la fin du printemps 1938, Tomasz partit faire ses études. Si les années ont le don de déformer les souvenirs, certains demeurent intacts malgré les ravages

du temps. Je revois ce dimanche aussi nettement que si c'était hier, peut-être parce que je m'y suis accrochée pendant des années. Les images défilent dans ma tête, encore et encore, comme un film culte. Encore aujourd'hui, alors que je peine à me rappeler où je suis ou quel jour nous sommes, je me souviens de cette journée, de chaque moment, chaque contact, chaque parfum, chaque son... Le ciel était parsemé de gros nuages gris. Il avait tellement plu que mes bottes étaient crottées. À la fin de ce dimanche, un vent violent s'était levé.

Mes frères Filipe et Stanislaw ayant travaillé toute la journée dans le froid pendant que je bavardais avec Tomasz, mes parents insistèrent pour que je m'occupe des bêtes avant le repas. Je protestai farouchement, jusqu'à ce que Tomasz m'entraîne par la main.

— Tu es vraiment une enfant gâtée ! railla-t-il en riant.

— J'ai l'impression d'entendre mes parents.

— C'est que je dis la vérité.

Il se tourna vers moi et, dans son regard, je lus de l'adoration.

— Ne t'en fais pas, mon Alina pourrie gâtée, je t'aime quand même.

Ces paroles me procurèrent tant de fierté et de joie que le reste n'eut soudain plus aucune importance.

— Moi aussi, je t'aime.

Il m'attira à lui si vivement que je faillis le bousculer et, sans crier gare, il m'embrassa furtivement.

— Tu es culotté de faire ça alors que mon père est à côté, dis-je en souriant.

— Peut-être... à moins que l'amour n'ait fait de moi un imbécile.

Sur ces mots, il jeta un coup d'œil en direction de la maison pour s'assurer que mon père ne nous avait